

# ANTHOLOGIE

DE LA  
NOUVELLE  
POÉSIE  
FRANÇAISE

*Nouvelle édition revue et corrigée*

*Dix-huitième édition*



AUX ÉDITIONS  
DU SAGITTAIRE  
CHEZ SIMON KRA, 6, RUE BLANCHE, PARIS

$$\begin{array}{r} P \\ \hline 188 \\ \hline P \end{array}$$

$$\begin{array}{r} 91 \\ \hline 104 \\ \hline 110 \end{array}$$

$$\begin{array}{r} 191 \\ \hline P \end{array}$$

$$\begin{array}{r} 212 \\ \hline 217 \end{array}$$

$$903$$

$$\begin{array}{r} 338 \\ \hline 406 \end{array}$$

$$406$$

$$\begin{array}{r} 412 \\ \hline 450 \end{array}$$

$$450$$

# ANTHOLOGIE

DE LA  
NOUVELLE  
POÉSIE  
FRANÇAISE

*Nouvelle édition revue et corrigée*

*Dix-huitième édition*



AUX ÉDITIONS  
DU SAGITTAIRE  
CHEZ SIMON KRA, 6, RUE BLANCHE, PARIS



Paul Valéry

## PAUL VALÉRY

Né le 30 Octobre 1871

+ + 22-7-1945

La première effigie de M. Valéry se détache sur la blancheur du cygne mallarméen ; c'est lui qui couvrit de son plumage raffiné sa naissance aux muses... Ses premières pièces étaient révélatrices ; quelques jeux de flûtes, quelques colliers de pierreries, toute une richesse finement et rigoureusement organisée ; puis, le cygne disparut par l'excès même de sa pureté.

Après vingt ans d'un silence étonnamment fécond, consacré à l'étude des sciences exactes et à la méditation intellectuelle, M. Valéry prend décidément une des premières places parmi nos poètes ; leur bouquet s'accroît d'une fleur magnifique et rare. Au milieu des rondes, des chansons, des divertissements, des chants de nos contemporains, son jeu apparaît comme le plus conséquent ; une ordonnance rigoureuse manifeste sa supériorité. Le poète ne se satisfait plus de contempler le soleil à travers les raisins gonflés du Faune : il nous les présente soudainement denses, tendus à se rompre de signification. C'est la domination de *La Jeune Parque* (1917). La pratique des disciplines mathématiques avait conduit M. Valéry à une conception de la Vie et de l'Art dont la source se trouve dans les inépuisables *Introduction à la Méthode de Léonard de Vinci* et *Solrée avec M. Texte* ; désormais, grâce à une intention et à une méthode très précises, l'art du poète aboutit exactement. Cueillons les fruits de ce prodigieux renoncement, de ce dédain de toute facilité, de toute laxité, de toute émotion désordonnée et de tout trouble ; sachons apprécier la puissance et la fécondité de ce travail du poète si proche de celui de l'ingénieur ; jouissons de l'étrange et paradoxal intellectualisme, de la saveur originale et de l'enivrement supérieur que nous vaut l'incomparable génie poétique de ce charmeur. Recueillons l'infinie vertu de la *Jeune Parque*, déchirement d'une âme entre ses doutes profonds et riches et la clarté nette de l'intelligence. Soyons ravis au rythme des fureurs de *La Pythie* luttant contre la prophétie qui s'empare d'elle et la rompt ; gravissons les degrés aimables, fins et d'une pureté remarquable du *Cantique des colonnes*, d'*Aurore* et de *Palme*. Dans le *Cimetière Marin* s'expose une émouvante foi, que la noblesse du ton et la plus pure poésie contiennent dans les bornes de strophes magistralement conduites. Enfin, dans *Le Serpent*, un souffle amer joint à la plus imposante certitude, étirelgnent notre esprit comme le reptile l'arbre ; jamais sifflement ne fut plus aigu ni plus doux.

De ce déploiement de poèmes, dont la tradition peut remonter au delà de Baudelaire, à Vigny, Racine et Malherbe, retenons qu'ils sont proprement

Tu te tais, je ne dis rien.  
 Nous n'en pensons pas plus, peut-être.  
 Mais les lucioles de proche en proche  
 Ont tiré leur lampe de poche  
 Tout exprès pour faire briller  
 Sur tes yeux calmes cette larme  
 Que je fus un jour obligé de boire.  
 La mer est bien assez salée.

a

Puis une méduse blonde et bleue  
 Qui veut s'instruire en s'attristant  
 Traverse les étages bondés de la mer,  
 Nette et claire comme un ascenseur,  
 Et décoiffe sa lampe à fleur d'eau  
 Pour te voir feindre sur le sable  
 Avec ton ombrelle, en pleurant,  
 Les trois cas d'égalité des triangles.

#### Cailloux

Fleur triphasée, erreurs, lueurs vespasiennes,  
 Et les femmes et ces guivres aspasiennes  
 Qui cueillent le plaisir sur son vieil arbrisseau  
 Et qui pour un boa prennent un vermisseau.  
 Assez souffert. Que l'amour soit la grosse rose  
 Qui fait face au palmier. Que la plainte soit close.  
 Touche-moi. Mais ne risque plus rien qui me touche  
 Embrasse-moi.

Oh comme il fait noir dans ta bouche.

(Inédit)



François Mauriac

## FRANÇOIS MAURIAU

Né le 11 Octobre 1885

Né en 1885 dans le pays des pins résineux, des landes et des vignes où se passent tant de ses récits, François Mauriac débuta dans la vie littéraire en 1910. Un article de Maurice Barrès fit connaître aussitôt au grand public ses *Mains Jointes*, poème de l'adolescence séduite comme celle de Joas par les prestiges de la liturgie, témoignage des émotions d'une éducation pieuse. Ce livre avait paru aux éditions du *Temps Présent*, revue dirigée par Jean Læw, qui devait mourir pendant l'expédition de Salonique, et à laquelle collaborait un groupe de jeunes écrivains de sensibilité à la fois catholique et très moderne. Depuis ce recueil et depuis *L'Adieu à l'Adolescence*, François Mauriac a publié dans diverses revues, plusieurs poèmes d'un timbre un peu différent. Tandis que la forme, plutôt verbalnienne dans les premiers vers, se concentrait, les thèmes en devenaient plus complexes. Les deux inquiétudes y prennent une voix de la foi et de l'amour.

A droite et à gauche on a d'ailleurs reproché à ces poèmes, ainsi qu'aux romans de M. François Mauriac, d'approfondir trop lucidement, somme toute, l'éternel problème de la Chair et du Sang qui se pose dans toute son œuvre faisant à celle-ci un fond de sombre ardeur, de vertige, de péché, de remords, ou de victoire. Comme si l'on résolvait le problème en refusant de le regarder en face. Comme si la triste puissance de l'amour charnel n'était pas, scrupuleusement exprimée, plus morale que les fadeurs conventionnelles. Comme si un croyant était *ipso facto* libéré des sens. Comme si tout ordre n'était pas la « sublimation » de la « libido » inévitable.

M. François Mauriac est surtout un romancier. C'est à ses récits qu'il réserve son activité de création. Aussi n'écrit-il des vers que lorsque ceux-ci s'imposent à lui, commentaires stylisés, condensés, de la vie intérieure. C'est ce qui fait leur charme et leur plénitude.

BIBLIOGRAPHIE. — *Les Mains jointes*, (Editions du Temps Présent, 1909). — Nouvelle édition suivie d'une étude de M. Maurice Barrès, (1910). — *L'Adieu à l'Adolescence*, (Stock, 1911).

une voix me l'avait dit qui ressemblait à la tienne, une voix qui était la tienne, car tu ne ressembles qu'à toi-même, et aujourd'hui, je suis comme ce hennissement qui ne sait pas que tu existes ;

Je trouve comique d'avoir tant douté de moi et c'est de toi que je doute, ô Surfaite,

même quand mon cheval enjambe les os d'un bœuf proprement blanchis par les vautours et par les aigles,

ou qu'une odeur de bête fraîchement écorchée, en passant, me tord le nez.

Je fais corps avec la Pampa qui ne connaît pas la mythologie, avec le désert orgueilleux d'être le désert depuis les temps les plus abstraits

et ignorant les Dieux de l'Olympe qui rythment encore le vieux monde.

Je m'enfoncé dans la plaine qui n'a pas d'histoire et tend de tous côtés sa peau dure de vache qui a toujours couché deors, et n'a pour toute végétation que quelques talas, ceibos, pitas, qui ne connaissent le grec ni le latin, mais savent résister au vent affamé du pôle,

de toute leur vieille ruse barbare en lui opposant la croupe concentrée de leur branchage grouillant d'épines et leurs feuilles en coup de hache.

Je me mêle à une terre qui ne rend de comptes à personne et se défend de ressembler à ces paysages manufacturés d'Europe, saignés par les souvenirs,

à cette nature exténuée et poussive qui n'a plus que des quintes de lumière,

et, repentante, efface l'hiver ce qu'elle fit pendant l'été.

J'avance sous un soleil qui ne craint pas les intempéries, se servant sans lésiner de ses pots de couleur locale toute fraîche pour des ciels de plain vent qui vont d'une fusée jusqu'au zénith, et saisissant dans ses rayons, comme au lasso, un gaucho monté, tout vil.

Les nuages ne sont pas pour lui des prétextes à une mélancolie distinguée,

mais de rudes amis d'une autre race, ayant d'autres habitudes, avec lesquels on peut causer, et les orages courts sont de brusques fêtes communes où ciel, soleil et nuages

y vont de bon cœur et tirent jouissance de leur propre plaisir et de celui des autres,

où la Pampa roule ivre-morte dans la boue polluante où chavirent les lointains,

jusqu'à l'heure des hirondelles et des derniers nuages, le dos rond dans le vent du sud, quand la terre, sur tout le pourtour de l'horizon bien accroché, sèche ses flaques, et son bétail et ses oiseaux

au ciel retentissant des jurons du soleil qui cherche à rassembler ses rayons dispersés.

(Debarcadères)

#### DERRIÈRE CE CIEL ÉTEINT

Derrière ce ciel éteint et cette mer grise où l'étrave du navire creuse un modeste sillon, par delà cet horizon fermé, il y a le Brésil avec toutes ses palmes, d'énormes bananiers mêlant leurs feuilles comme des géphants leurs mouvantes trompes,

des fusées de bambous qui se disputent le ciel, de la douceur en profondeur, un fourré de douceur, et de purs ovales féminins qui ont la mémoire de la Volupté. Voici que peu à peu l'horizon s'est décousu,

et la terre s'est allongé une place fine. Apparaissent des cimes encore mal sorties du néant, mais qui ont tout de suite malgré les réticences des lointains le prestige et la responsabilité des montagnes.

Déjà luisent des maisons le long de la bruissante déchirure des plages ;

L'aube descend en ascenseur  
 Londres n'a jamais entendu un coq  
 Elle n'a pas de fontaines pour se laver le cœur  
 Les bijoutiers exposent des colliers de larmes à leur devanture  
 Les coiffeurs ont tous oublié leurs contes de fées  
 Tous les jours dans les rues semblables  
 Les mêmes morts s'abandonnent  
 Las de la pluie  
 Las du pain trop cher  
 La vraie vie s'écoule sous les posts  
 Nous qui passons le comprenons trop tard  
 Nous portons nos peines d'une rive à l'autre  
 De l'une à l'autre  
 O notre père donnez-nous notre peine quotidienne  
 Pour ne pas crever d'ennui

Ah tout serait perdu sans la mer maternelle  
 Dont la mamelle pend sur les docks  
 Avec des printemps de vanille  
 Des vermouths des goudrons des étés odorifères  
 Indes éléfantiques  
 Importations du Pôle Nord

Les rois sont morts sinon ils sont chez le photographe  
 Mais Whitechapel règne  
 Les juives grasses arborent des amours rousses  
 Une étoile en broche entre les seins poudrés  
 Un nouveau Jésus un peu plus sportif  
 Traverse la rue où Chaplin naquit  
 Et derrière East Ham surgit le bouddha de bronze  
 (le soleil)  
 Et boit du thé

Des incendiaires allument le crépuscule  
 Et les pompiers dorés pompent du whisky

Enfin la nuit les reines d'Égypte

Souriantes fiancées en cuir repoussé  
 Au cou pourri  
 Se lèvent menues de leur lit-sarcophage  
 Et hantent le British Museum  
 Et tout serait perdu sans toi  
 Aurore antique  
 Brise authentique des champs labourés  
 Où les lièvres croient encore en Dieu  
 Un tout petit printemps tennis  
 Collines cris de pluviers ivres  
 Ce matin à Trafalgar Square  
 Les cent mille dactylographes  
 Auront le génie de Shelley

Nouveau drapeau blondbleublond

Et les cours du cuivre montent avec le thermomètre

(Inédit)

#### ACACIA

L'été fait explosion  
 Obus d'un acacia  
 Lancé par qui ?

Innombrable cœur qui m'engloutit  
 Ami milliardaire  
 Chaque feuille un espoir captif  
 Chaque oiseau une peine à peine oubliée  
 ô chantez

Le vent balance lentement le monde

(Le Nouvel Orphée)

#### DÉPART

Le soleil est monté sur son vélocipède  
 Il court les routes de l'Europe



Les gens ouvrent les yeux pour le voir  
Des oiseaux limpides  
Alarment la campagne  
Et les laitiers sonnent le tocsin des villes  
L'herbe sent l'amour des violettes  
Lui monter à la tête  
Mais avant de partir pour la mer  
Les petits ruisseaux roses  
Vont faire pipi derrière les framboisiers

*(Le Nouvel Orphée)*

#### SOLEIL

Les boulangers ont parfumé l'aurore  
Voici à leur vitrine  
Derrière des champs de blé  
Coupés  
Qu'il monte là-bas  
Gros pain de trois kilos  
Tout chaud  
Tout doré  
SOLEIL

*(Le Nouvel Orphée)*

## LES CORBEAUX

C'est un visage devant un visage comme un rideau devant la lumière

Le visage-lumière attend et l'on passe d'une année dans une autre

Avec les arbres les animaux et les maisons et les hommes qui sont dedans

Galerie souterraine où toutes les chambres se commandent, la vie n'est qu'un tout à l'égout

Mais non tu te bats avec une guêpe assis sur l'ombre d'un genévrier

Qui pousse et noir et blanc tu fais partie d'un paysage du mois d'août

Et voici que tes mains illuminées vont préparer de l'amour pour tes lèvres

De l'amour qui remue qui se tend et qui éclaire le dessous des feuilles

Mais je vous dis que baiser c'est écraser ses lèvres ses lèvres sur un mur

N'allez pas plus loin tout ce qui vient de nous se pèse ou se mesure

L'amour a peur de l'homme cet ange noir de quatre-vingt kilogs

Mais non tu te bats avec une guêpe assis sur l'ombre claire d'un genévrier

Aime et crois au bleu que te proposent les paysages du mois d'août

Et puis surtout ne dis pas l'autre chose elle est pour l'intérieur  
Doublure de satin passe d'une année dans une autre les années se commandent

On n'a jamais à demander son chemin ni jour ni nuit adieu

(Inédit)

Salut donc, ô monde nouveau à mes yeux,  
[ô monde maintenant total!  
O credo entier des choses invisibles, je  
[vous accepte avec un coeur catholique!  
Où que je tourne la tête,  
J'envisage l'immense octave de la  
[Création!  
Le monde s'ouvre et, si large en soit  
[l'empan, mon regard le traverse  
d'un bout à l'autre.

(Claudel, Art poétique).

Ein präziöses Meisterwerk in der  
kartigen, verschlossenen Pracht seiner  
hymnischen Größe ist der Band  
Anabase (1927) von Saint-John-Perse,  
in welchem die gewaltige Fremde  
des unralten unbetretenen Olsiens mit  
der feierlichen Geheimnisthwere der  
Mythenentstehung gepaart ist.

p. 234 v. Kurt Weis: Die gegenwärtige  
Dichtung der Europäischen Völker  
pante und Dünnhaupt Verlag / Berlin  
1939.

— Le temps nouveau, dit la bergère, c'est le printemps  
 Jésus sur un mirliton  
 Jouait tristement des cavatines

(Inédit)

### POÈMES

Nous achèterons des fusils  
 Pour faire la chasse aux perdrix  
 Des sortilèges et des gris-gris  
 Pour faire partir les fusils  
 Et des chiens rouges et gris  
 Pour ramasser les perdrix  
 Puis nous irons à la chasse  
 A la chasse aux perdrix

Le roi de Bohême a perdu sa femme :  
 Rien n'est plus beau qu'un beau convoi funèbre  
 Mais la Bohême je l'ai connue  
 Non comme roi — comme pendu  
 Puis donc que je ne puis  
 Régaler ma douleur de royales funérailles  
 Je ne veux pas perdre ma femme,

Il faut respecter les parents  
 Notre mainan, les grands parents  
 Etc... Il ne faut pas tuer les parents  
 Car ce sont des hommes et ce sont des parents  
 — « Fils indigne, matricide, que fis-tu de ta mère  
 Qui t'a conçu, porté, nourri, soigné, aimé  
 — J'en fis monsieur le juge des images pour mes poèmes »  
 Ce n'est pas une excuse

(Inédit)

## TABLE DES MATIÈRES

	Pages
ALBERT-BIROT (Pierre) .....	415
APOLLINAIRE (Guillaume) .....	299
ARCOS (René) .....	221
ARLAND (Marcel) .....	449
BAUDELAIRE (Charles) .....	19
CARCO (Francis) .....	275
BERTRAND (Aloysius) .....	7
CENDRARS (Blaise) .....	360
CLAUDEL (Paul) .....	139
COCTEAU (Jean) .....	259
CROS (Charles) .....	49
DERÈME (Tristan) .....	291
DIVOIRE (Fernand) .....	255
DRIEU LA ROCHELLE (Pierre) .....	397
DUCASSE (Isidore) (Comte de Lautréamont).....	36
DUHAMEL (Georges) .....	214
DURTAÏN (Luc).....	228
FARGUE (Léon-Paul) .....	187
GABORY (Georges) .....	453
GÉRARD (Francis) .....	440
GERMAIN (André) .....	178
GIDE (André) .....	154
GIRAUDOUX (Jean) .....	272
GOLL (Ivan) .....	411
JACOB (Max) .....	328
JAMMES (Francis) .....	130
JARRY (Alfred) .....	89

Gaspard de la Nuit : Ravel. <sup>(Ordine: commence Scarbo.)</sup>  
Ici commence le troisième Livre des Fantaisies de J. d. I. M.  
La Nuit et ses Prestiges.

II

Scarbo.

Mon Dieu, accordez-moi, à l'heure de ma mort, les prières d'un prêtre, un linceul de toile, une bière de sapin et un lieu sec.

Les patenôtres de M. le Maréchal.

« Que tu meures absous ou damné, marmottait Scarbo cette nuit à mon oreille, tu auras pour linceul une toile d'araignée, et j'ensevelirai l'araignée avec toi!

— Oh! que du moins j'aie pour linceul, lui répondais-je les yeux rouges d'avoir tant pleuré, — une feuille de tremble dans laquelle me bercera l'haleine du lac.

— Non! — ricanaît le main railleur, — tu serais la pâture de l'escarbot qui chasse, le soir, aux moucherons aveuglés par le soleil couchant!

— Aimes-tu donc mieux, lui répliquais-je larmoyant toujours — aimes-tu donc mieux que je sois sué d'une tartentule à la trompe d'éléphant?

— Eh bien, — ajouta-t-il, — console-toi, tu auras pour linceul les bandelettes tachetées d'or d'une peau de serpent, dont je t'emmailloterai comme une momie.

« Et de la crypte ténébreuse de Saint-Bénigne, où je te coucherai debout contre la muraille, tu entendras à loisir les petits enfants pleurer dans les limbes. »

## Pièces détachées. Le Gibet.

Que vois-je remuer autour de ce gibet?  
Faust.

Ah! ce que j'entends, serait-ce la bête nocturne qui glapit, ou le pendu qui pousse un soupir sur la fourche patibulaire?

Serait-ce quelque quillon qui chante tapi dans la mousse et le lierre stérile dont par pitié se chausse le bois?

Serait-ce quelque mouche en chasse sonnant du cor autour de ces oreilles sourdes à la fanfare des hallali?

Serait-ce quelque escarbot qui cueille en son vol inégal un cheveu sanglant à son crâne chauve?

Ou bien serait-ce quelque araignée qui brode une demi-aune de mousseline pour cravate à ce col étranglé?

C'est la cloche qui tinte aux murs d'une ville, sous l'horizon, et la carcasse d'un pendu que trougit le soleil couchant.

---

## Scarbo

Regarda sous le lit, dans la cheminée, dans le bahut; — personne. Il ne put comprendre par où il s'était introduit, par où il s'était évadé.

Hoffmann. — Contes nocturnes.

Oh! que de fois je l'ai entendu et vu, Scarbo, lorsqu'à minuit la lune brille dans le ciel comme un écu d'argent sur une bannière d'azur semée d'abeilles d'or!

Que de fois j'ai entendu bourdonner son vice dans l'ombre de mon aile, et grincer son ongle sur la soie des courtines de mon lit!



Le croyais-je alors évanoui? le main grandissait entre  
la lune et moi comme le clocher d'une cathédrale gothique,  
un grelot d'or en branle à son bonnet pointu!

Mais bientôt son corps bleussait, diaphane comme  
la cire, d'une bougie, son visage blémissait comme la  
cire d'un lumignon, — et soudain il s'éteignait.

Chanson populaire gécibeerd bouen  
La viole de gamba.

Où clair de la lune,  
Mon ami Pierrot,  
Prête-moi ta plume  
Que j'écrive un mot.  
Ma chandelle est morte,  
Je n'ai plus de feu;  
Ouvre-moi ta porte  
Pour l'amour de Dieu.

Chanson populaire.